

TERMES

VOLET 2

HIVER 2023

Investissement

Alain Deneault
*Qu'investir ?
À l'heure de l'écoanxiété*

Sorel Cohen
Le geste qui cache

Jeanne Randolph
*Camouflé par
un terme prosaïque*

VOLET 2

Après s'être penché sur les notions de «vulnérabilité» et de «service», *Termes* s'intéresse pour sa troisième édition aux sens et aux emplois du mot «investissement». Tirant ses racines du nom latin «*vestis*», qui signifie «vêtement», le verbe «investir» renvoie étymologiquement à l'action de se vêtir, d'endosser un habit ou un accessoire, ou encore au fait d'entourer ou d'envelopper. Au Moyen Âge, le mot acquiert le sens métaphorique de «mettre en possession», qu'il s'agisse d'un bien, d'un droit, de responsabilités ou de pouvoirs spécifiques. Le terme en vient aussi à désigner à cette époque une stratégie militaire qui consiste à encercler un territoire ou, de façon plus abstraite, l'obtention d'un avantage tactique sur un-e adversaire.

INVESTISSEMENT

De nos jours on entend «investissement» avant tout dans le sens d'un placement de capitaux ou d'un déploiement de temps ou d'énergie en vue de tirer profit d'une situation. On investit dans des actions, une habitation, des études, une entreprise, et même dans une relation ou sa santé, en anticipant les risques et les avantages. La visée lucrative de l'investissement prédomine dans l'usage courant, reflétant une logique de développement axée sur le rendement, la croissance de valeur et la possession. Peut-on aujourd'hui dissocier l'investissement du capitalisme et, le cas échéant, sur quels fondements repose-t-il? Cette édition réfléchit aux principes et aux présupposés sur lesquels nous appuyons notre conception de l'investissement ainsi

HIVER 2023

qu'aux méthodes par lesquelles nous pouvons élargir sa définition.

Le mot en question est abordé dans ce deuxième volet du point de vue de la psychanalyse. Dans le cadre de sa théorie des pulsions, Freud définit la notion d'«investissement» comme étant le déploiement d'une quantité d'énergie psychique visant à libérer ou réfréner les pulsions qui nous animent. Ce numéro comprend un essai d'Alain Deneault, professeur de philosophie à l'Université de Moncton, une série photographique de l'artiste montréalaise Sorel Cohen datant de 1990, ainsi qu'un texte de ficto-critique d'influence psychanalytique de la théoricienne de l'art, écrivaine et psychiatre Jeanne Randolph.

Alain Deneault
*Qu'investir ?
À l'heure
de l'écoanxiété*

1. Sigmund Freud, «Pulsions et destin des pulsions», «Le refoulement» et «L'inconscient», dans *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, coll. «Folio essais», 1968 [1915].

Alain Deneault
*Qu'investir ?
 À l'heure de l'écoanxiété*

C'est d'abord et avant tout une affaire pulsionnelle. Une visée. Dans sa constitution sociale et culturelle, le sujet structuré par une nécessaire *économie psychique* entend se soulager d'une pression énergétique intérieure, *dépenser* ses pulsions, en *investissant* des objets de désir capables partiellement de le satisfaire. Selon les cas, il jette son dévolu sur l'objet comestible, le sujet sexuel, le symbole signifiant... L'élaboration pulsionnelle est un *travail* d'abord inconscient qui se produit à partir de signes culturels – notamment des mots, des images, des idées, des scénarios types. On doit à Sigmund Freud cette conception, selon ce grand cru de la psychanalyse, 1915, année des essais dits de métapsychologie¹.

Mais rien ne tourne rondement. Toute pulsion n'est pas bonne à jouir. Il est des situations anthropologiques autour de la constitution de la famille, ou sociales autour de l'organisation des mœurs, qui empêchent le sujet de dépenser la pulsion, d'investir un objet social et donc de se départir de sa charge. On ne bouscule pas une vieille dame qui traverse la rue lentement, on ne marie pas sa sœur ni ne se rue sur le buffet orné de truffes lorsque les gens autour de soi sont bien mis. On ne festoie pas non plus lors de la disparition d'un mort ; nul veuf ni veuve

ne saurait se laisser aller à un *Enfin!* bien senti. Donc, on laisse les pulsions non dépensées nous encombrer, cogner à la porte du censeur qui s'appelle « système préconscient » dans l'appareil psychique, éventuellement nous assaillir même, voire nous déborder. L'appareil psychique cherche à contre-investir ces pulsions socialement indésirables, les dompter un temps, les détourner, les travestir. Où tire-t-il toute cette énergie requise pour leur tenir tête ? À même ces pulsions intransigeantes. Il leur fait donner une forme qui se retournera contre elles. La pulsion de commettre un larcin, par exemple, s'investira dans la forme du moraliste ou du policier la contenant. La pulsion de jouir trouvera dans la pieuse représentation de la Vierge une beauté l'assistant dans son devoir de différer son expression.

Les travaux psychanalytiques du XX^e siècle ont surtout porté sur la capacité du sujet psychique à dresser et à faire dévier les pulsions demeurées refoulées. Comment tenir en respect ces affects exigeants en cas de refoulement socialement obligé ? Qu'en est-il de l'étiologie des névroses dès lors qu'il y a trop-plein, lapsus, actes manqués et cauchemars affreux ? La psychopathologie de la vie quotidienne en est pleine, de ces rapports inadé-

Alain Deneault
*Qu'investir ?
À l'heure de l'écoanxiété*

2. Charles Melman, *L'Homme sans gravité. Jouir à tout prix, entretiens avec Jean-Pierre Lebrun*, Paris, Denoël, 2002, et Jacques Brunet-Georget, « Du corps plastiné à "l'entre-deux-morts" : le cas von Hagens », *Frontières*, Université du Québec à Montréal, vol. 23, n° 1, automne 2010, p. 74.

Alain Deneault
*Qu'investir ?
 À l'heure de l'écoanxiété*

quats, de cette incapacité pour le sujet de trouver un objet proprement investi, satisfaisant, convenable, bon à permettre à l'appareil psychique la seule chose qui l'intéresse, réduire son taux d'excitation au plus bas possible.

Mais le XXI^e siècle allait découvrir avec fracas une tout autre problématique, qui incubait : l'économie psychique en perte d'objet. Cette dernière ne peut plus se satisfaire en jetant son dévolu sur tel ou tel référent afin de dépenser ses pulsions de manière socialement satisfaisante, fut-ce partiellement. Elle se découvre sans objet apte à structurer les processus de refoulement et de gestion pulsionnelle eux-mêmes. Tout concourt dès lors à jouir, à tout prix, afin d'éviter la surcharge, allant d'une dépense pulsionnelle à l'autre, haletant, sans finalité.

L'art sera au banc des accusés : *Body Worlds. The Cycle of Life*, l'exposition de corps morts figés dans le temps et offerts en spectacle sera pour le psychanalyste Charles Melman la manifestation de trop², celle qui l'amènera à présenter notre siècle comme celui de la perversion, non plus de la simple névrose. Le sujet se détache alors de toute organisation socialement structurée pour se vivre comme un individu seul ne répondant plus que de lui-même. L'art se confond à la publicité, devient simple

3. André Noël, «Le Dénî de la catastrophe», dossier «Qui a peur des changements climatiques?», Montréal, *L'Inconvénient*, n° 84, printemps 2021.

Alain Deneault
*Qu'investir ?
 À l'heure de l'écoanxiété*

source de stimuli, question de nous impulser une dose de tiens-toi droit quelques minutes de plus, jusqu'à la suivante dépense pulsionnelle, imminente, urgente, compulsive...

Il ne s'agit là que de la face débauchée d'une plus grande perte encore, totale, celle du vivant, du territoire, des eaux, des paysages... La solastalgie, et son pendant projectif, l'écoanxiété. Une pulsion de mort régit l'organisation psychique du grand détenteur de capitaux, du titulaire d'actions démultiplié sous la figure monstrueuse de la société «à responsabilité limitée» : couper à blanc les forêts, vider les eaux de leurs poissons, éroder les sols, manipuler les gènes, exterminer les espèces. Une réelle satisfaction semble accompagner l'extractivisme mécanisé de gestionnaires comptables. Saccager, polluer, corrompre, déstabiliser comptent au nombre de décisions «difficiles» (*tough choices*) que doivent faire les chefs d'entreprises et d'État pour assurer la croissance d'oligarques.

Deuil et mélancolie. La science elle-même en est traversée. Des cris du cœur scientifiques déchirent le dossier de la revue *L'Inconvénient* à propos des bouleversements climatiques³.

Alain Deneault
*Qu'investir ?
À l'heure de l'écoanxiété*

La mal nommée *écoanxiété* relève le plus souvent d'une écoangoisse. La première expression atteste de peurs extrêmes de périls jugés imminents : la montée des eaux, l'augmentation inexorable des incendies de forêt, les canicules meurtrières, les colonnes de réfugiés environnementaux, les guerres civiles, le fascisme... Mais toutes ces images se bousculant témoignent moins de la peur de quelque chose de précis que d'une perte de repères dans le régime même de l'appréhension. Ce qui nous rapproche de l'angoisse. C'est que l'époque est inouïe. Ses scientifiques nous présentent vaguement comme des « sujets humains » à l'origine d'une « activité humaine » incomparable depuis des « millions d'années » quant à ses effets, conséquences et répercussions... mais tant d'hypostases ne constituent pas encore un objet net. Des seuils improbables sont franchis, sur des « parties par millions » de particules générant l'effet de serre, entre autres confection de produits chimiques et réduction forestière à l'échelle du globe. Rien de cela ne rejoint une mémoire historique, de sorte qu'aucune analogie ne s'enclenche, contrairement à la COVID-19 qui nous « rappelle » illico la lèpre, la peste ou le choléra, ou à l'invasion russe de l'Ukraine qui fait surgir en nous des images de la Seconde Guerre

4. Cf. : les travaux de l'Institut Momentum.

Alain Deneault
*Qu'investir ?
À l'heure de l'écoanxiété*

mondiale comme un arbitraire du signe. Rien de ce qui se profile ne nous parle. Pour parler de l'effondrement annoncé des structures biologiques et sociales, il ne reste plus que la bible, l'Apocalypse et la « collapsologie » comme discipline d'études que les écologistes d'aujourd'hui ont élue comme pendant⁴.

Son livre *Face à Gaïa* incite les artistes au rachat : feu Bruno Latour leur fait appel pour que se constitue un objet écologique que la psyché peut enfin investir. Il n'est pas écrivain lui-même et son recours au mythe de Gaïa n'exerce aucun ascendant sur les esprits. Tout comme lui, les scientifiques ne sont pas les mieux aptes à dire le fait d'un monde désaxé de manière autonome et exponentielle. Mais l'art est plus à même de donner à voir des événements stupéfiants tels que ceux que notre siècle traverse. Flanqué des scientifiques certes. L'histoire requiert plus que jamais maintenant des Rimbaud de tous genres pour qui il faut « se faire voyants ». Absolument rien à voir avec ces « carrières » qu'on convainc les artistes aujourd'hui d'administrer. C'est un monde en perdition qu'ils et elles doivent maintenant traduire. Lisez comme les hommes et femmes de plume kurdes investissent la poésie pour faire exister une subjectivité

5. Delphine Durand, introduction au dossier qu'elle a coordonné sur la littérature kurde, « L'oiseau qui chante avec la langue coupée. Poètes et artistes de la résistance kurde », dans *Apulée*, n° 7, Paris, Éditions Zulma, 2022, p. 39-40.

6. Bruno Latour, « Comment ne pas (dés)animer la nature », *Face à Gaïa. Huit conférences sur le Nouveau Régime Climatique*, Paris, La Découverte, coll. « Les Empêcheurs de penser en rond », 2015, p. 92.

Alain Deneault
*Qu'investir ?
 À l'heure de l'écoanxiété*

opprimée dans l'histoire. « Le sens de cette poésie est à chercher dans la dispersion de ce peuple sur tous les chemins du possible. Le monde kurde est ce rêve arraché à l'aveuglement de la guerre. La poésie est ce cœur désintégré qui vient d'un au-delà de l'espoir. » Pour donner à l'écologie ses nouveaux objets, la littérature et les arts doivent-ils se mouvoir selon cette même intensité kurde. « Le Kurde n'a que le vent, il est sans connaissance », mais le poème lui confère sa consistance minimale⁵.

Latour ne le formule pas ainsi, mais il compare la façon dont la science narre ce qu'il advient d'un peptide étudié en laboratoire à celle de Tolstoï devant les guerres napoléoniennes. Dans un premier cas, le vrai, étudié comme matière inerte dans toute sa rigueur ; dans le second, la fiction, dans toute sa fantaisie, son anthropomorphisme faisant de tout un *actant*. À moins que ce ne soit l'inverse, que ce soit la narration scientifique qui fabrique de l'illusion. « Il suffit pourtant de quelques minutes de réflexion pour s'apercevoir que l'idée d'un monde inerte est elle-même *un effet de style*, un *genre* particulier, une certaine façon de mettre en sourdine les puissances d'agir⁶... » Il évoque en ce sens le Mississippi, mais raconté par la plume d'un reporter capable

7. Pare Lorentz, *The River*, prod. Resettlement Administration, Autorités fédérales des États-Unis, 1938, 31 min.

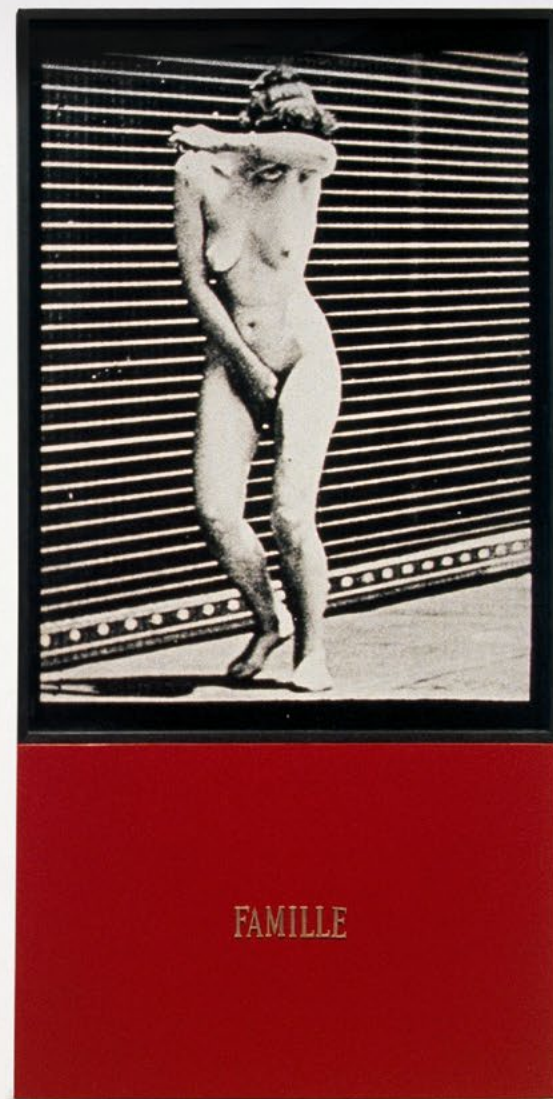
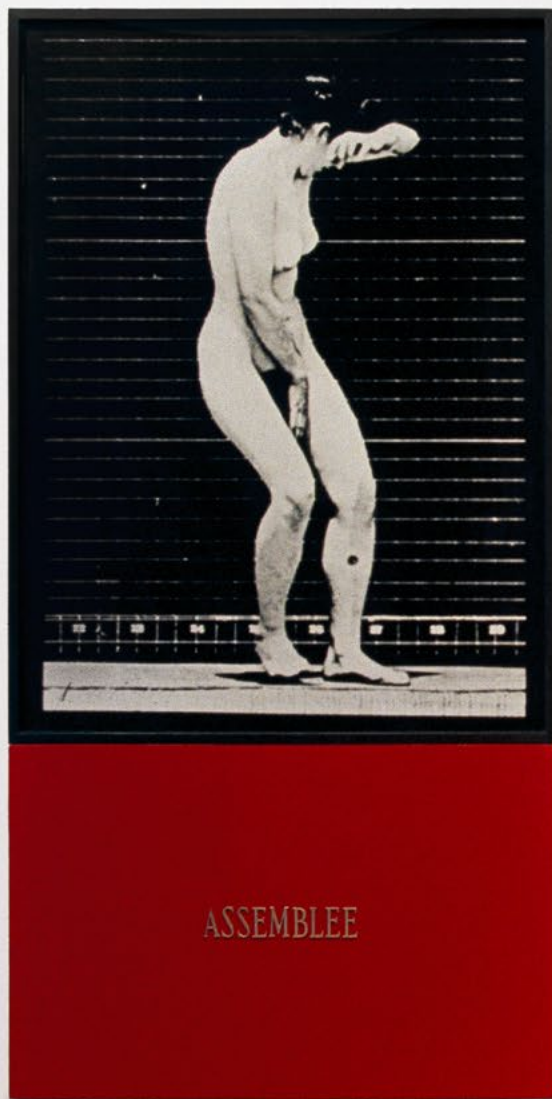
Alain Deneault
*Qu'investir ?
 À l'heure de l'écoanxiété*

de donner vie au fleuve, de le présenter comme une force avec laquelle on partage un destin. Aussi aurait-il pu évoquer à son sujet *The River* de Pare Lorentz⁷, un film financé par les autorités fédérales états-uniennes, en guise de *mea culpa*, pour inciter les colons à apprivoiser de nouveau un fleuve qui a débordé en emportant tout sur son passage, après la déforestation entreprise à l'aveugle le long de ses côtes. Le Mississippi s'impose alors comme un personnage historique, un sujet avec lequel apprendre à composer... Un objet pour la pensée. À investir. À aimer. À comprendre. À redouter. Un objet comme il nous en manque tant pour passer outre l'étape de la sidération propre à l'écoangoisse, de façon à se mesurer à l'histoire pour en faire adéquatement partie.

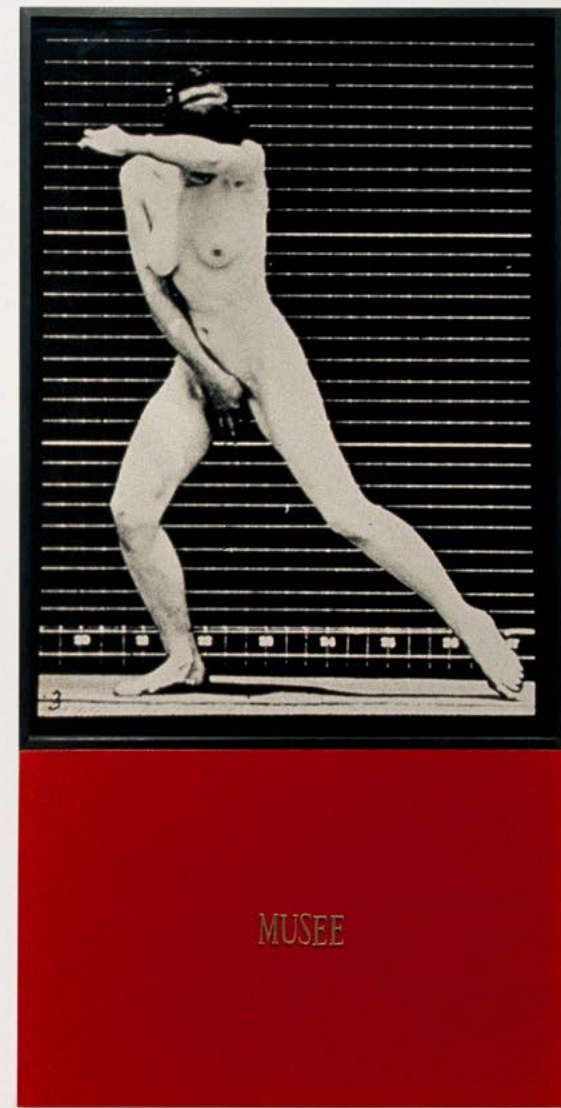
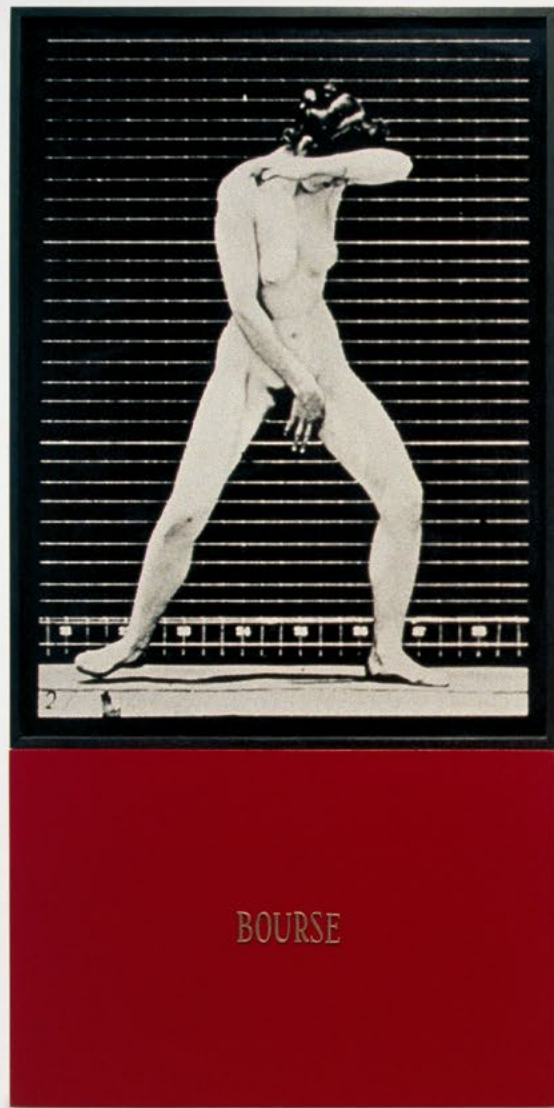
ALAIN DENEULT est professeur de philosophie au campus de la Péninsule acadienne de l'Université de Moncton. Ses essais portent sur l'idéologie managériale, la souveraineté des pouvoirs privés et l'histoire de la notion polysémique d'économie. Chez Lux Éditeur, il est l'auteur de *Bande de colons*, *Gouvernance*, *Politiques de l'extrême centre*, *Mœurs*. *De la gauche cannibale à la droite vandale* et *La Médiocratie*, ainsi que d'une série de titres sur le concept d'économie (*L'Économie de la nature*, *L'Économie de la foi*, *L'Économie esthétique* et *L'Économie psychique*). Il a aussi fait paraître plusieurs essais sur les multinationales (tels que *De Quoi Total est-elle la somme ?* et *Noir Canada*) de même que sur les paradis fiscaux (*Une escroquerie légalisée* et *Paradis fiscaux : la filière canadienne*) chez Écosociété ou Rue de l'échiquier.

Sorel Cohen

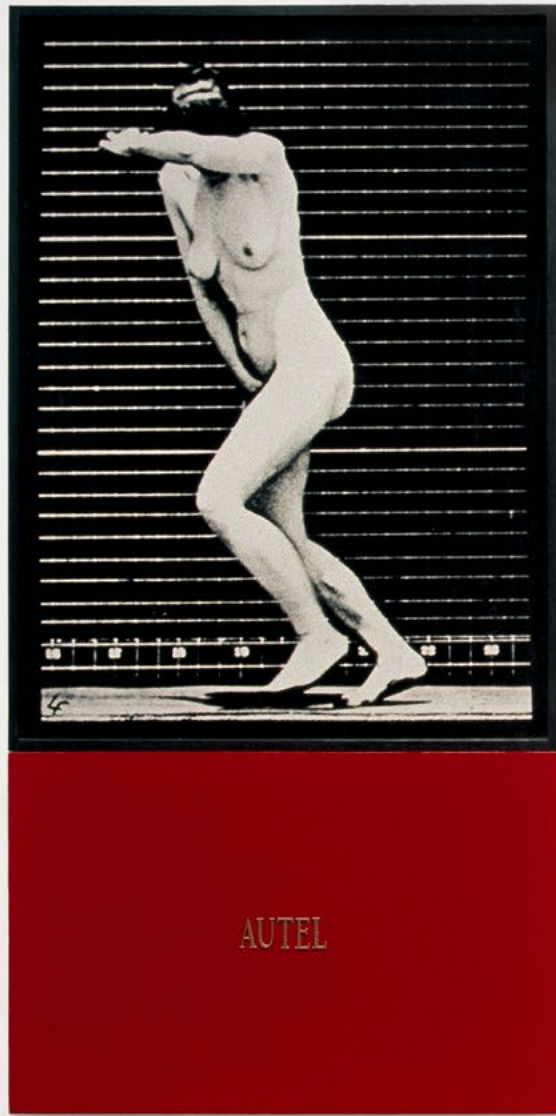
Le geste qui cache



Sorel Cohen, *Le geste qui cache* (détail, Assemblée - Famille), 1990, 6 épreuves à la gélatine argentique, bois, peinture, lettres de bronze, 182,8 x 91,4 cm chacune.
Vue d'installation, Dazibao, Montréal, 1990. Photo : Denis Farley. Avec l'aimable permission de l'artiste. SOCAN (2023)



Sorel Cohen, *Le geste qui cache* (detail, Bourse - Musée), 1990, 6 épreuves à la gélatine argentique, bois, peinture, lettres de bronze, 182,8 x 91,4 cm chacune.
Vue d'installation, Dazibao, Montréal, 1990. Photo : Denis Farley. Avec l'aimable permission de l'artiste. SOCAN (2023)



Sorel Cohen, *Le geste qui cache* (détail, Autel - Académie), 1990, 6 épreuves à la gélatine argentique, bois, peinture, lettres de bronze, 182,8 x 91,4 cm chacune.
Vue d'installation, Dazibao, Montréal, 1990. Photo : Denis Farley. Avec l'aimable permission de l'artiste. SOCAN (2023)

Jeanne Randolph
Camouflé
par un
terme prosaïque

J'aimerais vous parler de mon analysante. Ne vous en faites pas. Vous ne risquez pas de la reconnaître. Elle ne vit pas ici. Elle n'a jamais mis les pieds ici. Elle habite Boston, ou plutôt en banlieue bostonienne, à Cohasset. J'ai accepté de la rencontrer au cours de mon année sabbatique passée à étudier les photographies de Muybridge, à Harvard. Cette femme m'a trouvée par une voie fascinante qui est plus ou moins reliée à cette histoire. Elle est chercheuse, elle aussi, également spécialiste de Muybridge.

Un an, c'est insuffisant pour une psychanalyse, mais à vrai dire, cette femme était insistante. Au risque de paraître vulgaire, j'admettrai que c'est l'argent qu'elle m'agitait sous le nez qui m'a finalement fait céder : elle me payait en espèces, huit cent dollars américains de l'heure. Elle prétendait qu'elle se dissimulait quelque chose à elle-même, et que seuls ses cauchemars sauraient en révéler le secret. Elle affirmait être parfaitement consciente que « la psychanalyse, ça peut être comme *Cohasset*, mot qui désigne incidemment, en langue algonquine, un endroit long et rocailleux ».

Le prénom de la femme en mettait plein la vue, quelque chose comme Lisbonne, ou Élysée, comme

Jeanne Randolph
*Camouflé par
un terme prosaïque*

si elle venait de la *haute*, et je la désignerai donc par le son *Oh*.

Les cauchemars

Nue, elle se tient debout, baignée d'une lumière crue contre laquelle elle se protège les yeux de l'avant-bras gauche. Sa main droite recouvre à peine son pubis. Elle se détourne, puis se retourne à nouveau vers la lumière. Anxieuse, elle ressent l'urgence extrême de s'occuper d'un investissement. Mais elle ne parvient pas à se mettre en marche pour s'habiller, sortir et se rendre à l'endroit où l'attend l'investissement dont elle a la charge.

Lors de l'une de nos premières séances, une fois Oh allongée sur la méridienne, je lui demande : « Et à présent, vous pensez à... ? »

Oh répond : « L'investissement. L'investissement de qui ? Je l'ignore ; le rêve place la notion d'*investissement* dans mon esprit. Investissement ? Je ne me souviens pas avoir déjà réfléchi à l'investissement. Je ne me souviens

Jeanne Randolph
Camouflé par
un terme prosaïque

pas en avoir déjà réalisé un. Je ne réalise rien. D'autres réalisent des choses. Moi, je réfléchis aux choses.»

Et moi de suggérer : «Le mot *investissement* vous fait réfléchir à... ?»

Oh s'est mise à divaguer : «La nuit dernière, j'ai fait le même rêve, j'étais nue et tendue, assaillie d'une lumière aveuglante. Je ne portais rien, pas mes sous-vêtements de soie lavande, rien, pas même de camisole en dentelle de Calais, et où étais-je, si je ne voyais pas l'intérieur de mon armoire regorgeant de robes coquettes et de jupes colorées. Cet éblouissement ! Et mon bras sur le point de retomber, épuisé de rester dans les airs. Quelqu'un me dévisageait, ou peut-être pas – oui, quelqu'un me dévisageait. J'aurais dû me sentir plus honteuse, mais j'éprouvais une pression, une tension, comme s'il fallait que je me secoue pour choisir quoi porter. Pour bien paraître en public, parce que mon investissement exigeait mon attention, et l'investissement se trouvait ailleurs, évidemment. Je sentais que de l'eau s'égouttait lentement d'un robinet, plic, plic, plic. Comme si chaque instant me rapprochait de l'urgence, du bord du – vers un gouffre, le suspense, un signal d'alerte allait-il retentir – trop tard ! et je ne

Jeanne Randolph
*Camouflé par
un terme prosaïque*

pouvais pas laisser passer le temps sans faire cette chose, cette chose que demandait de moi l'investissement, sans découvrir ce que j'étais censée faire pour cet investissement ? Ou avec l'investissement ? Rien de tout cela ne se trouvait dans le rêve, seulement cette pression : allez, avance ! bouge ! »

Je lui fais remarquer : « Votre ton de voix a changé. »

Oh s'exclame : « Je sais ce que dit Freud au sujet des mots complexes, des termes techniques, je le sais, même si vous pensez peut-être que je n'ai pas retenu ce qu'il dit de son propre vocabulaire, et ce qu'il dirait de tout autre type de jargon, notamment financier. Vous savez à quoi je pense. Quand Freud dit que ces termes aussi "relèvent seulement du langage figuré" – et il parle de *compulsion* et de *projection* et tout ça – alors pourquoi pas *investissement* ? »

Oh a bondi de la méridienne et s'est dirigée vers son sac, suspendu sur le porte-manteau. Elle en a tiré son portable et l'a ramené avec elle sur la méridienne, s'y est assise le dos droit. Elle pianotait adroitement, la moue boudeuse. Elle n'a pas levé les yeux et ne m'a certainement pas regardée.

Jeanne Randolph
*Camouflé par
un terme prosaïque*

Son ton de voix avait encore changé lorsqu'elle a repris la parole : « Alors si *investissement* est bien entendu à comprendre au sens figuré, regardez, ici, dans le dictionnaire étymologique en ligne », puis elle a lu à haute voix : « de *in* (dans) + *vestire* (vêtir, habiller), qui vient de **wes* (vêtir), forme verbale dérivée de la racine **eu* (habiller). »

Oh rigole : « Alors je suis là, toute nue, et le rêve me fait pression en latin pour que je m'habille ? »

Je lui repose la question : « Le mot *investissement* vous fait penser à... ? »

Oh décide de s'allonger et reprend la parole : « Pour moi, ce n'est pas un joli mot. *Investis-se-ment*, ce n'est pas joli. C'est très sévère. Il y a trop de consonnes, et le "e" muet prolonge inutilement le mot, le rend saccadé. C'est assez brutal. Les gens le sentent intuitivement et sautent cette syllabe à l'oral : "investissment". Mais ça, c'est aussi une forme d'euphémisme. »

Et moi de marmonner, par automatisme : « L'euphémisme *investissment* vous fait penser à... ? »

Oh répond : « "*Investissment*" est un euphémisme en raison de sa sonorité. Il résonne. Il est trompeur. Un mot prononcé d'une voix douce peut vous faire baisser la

Jeanne Randolph
Camouflé par
un terme prosaïque

garde. *Investissement* est assez proche de *jouissant*, de *puissant*, si vous êtes naturellement crédule ; mais vous savez bien que prononcé tout au long, *investissement* trahit les motivations de ceux qui l'épellent le plus souvent à l'écrit – les entrepreneurs, les courtiers, les banquiers. Ceux-là insistent pour dire qu'il possède une définition précise. Et moi, je dis : pas nécessairement ! *Investissement* peut signifier autre chose, se libérer de ses contraintes. Pourquoi ne pourrais-je pas lui conférer différentes connotations, des potentialités intrigantes ? Peut-être obtiendrais-je alors un mot libérateur. Alors maintenant, j'attends. J'attends qu'un mot surgisse à la suite d'*investissement* et en affranchisse le sens ! Un adjectif ! Comme *alcalin* ou *trempe* ou *tremblant*. Un *investissement tremblant* aurait un effet tout autre sur un banquier. »

Je marmonne réflexivement : « Vous dites *tremblant*, et par là... »

Oh m'interrompt : « *Tremblant* ouvre un champ de possibles sur le plan du *sens*, plutôt que sur celui du vrai et du faux, du correct et de l'incorrect – en réalité, à la fois correct et incorrect, et ni correct ni incorrect ! »

Je poursuis : « Et en employant le mot *tremblant*, vous sentez... ? »

Jeanne Randolph
Camouflé par
un terme prosaïque

Oh s'anime : « N'oublions pas l'importance des vestiges de la mémoire visuelle – ces souvenirs des choses (plutôt que des mots). N'oublions pas qu'il est possible de rendre conscients les mécanismes de la pensée en ayant recours aux vestiges visuels. Par exemple, j'ai imaginé un chat tremblant et trempé. Ha ! Je récite un passage de Freud. Vous le reconnaissez ? »

Je lui rappelle : « Votre mot était *tremblant*... »

La voix d'Oh devient plus agressive : « Pendant un instant, un bref instant, je me suis accrochée au mot *tremblant*, comme un chat grelottant, puis *trempé*, comme un chat trempé et tremblant, puis *alcalin*, ce que les chats ne sont pas. Mais je songe alors à la facilité d'employer ces mots évocateurs dans un poème, et à la difficulté d'insérer le mot *investissement* dans un poème sérieux, comme quand T.S. Eliot écrit le mot *anesthésié*. Vous voyez ? Dans mon cauchemar, j'étais censée m'occuper d'un investissement, mais j'étais paralysée. J'étais nue. Mais je ne tremblais pas. Au contraire, j'étais complètement raidie, incapable de poser le bon geste. »

« Le bon geste ? », je demande.

Oh dit : « Un geste tout court. L'investissement était supposément urgent, mais de toutes les choses qui, dans

Jeanne Randolph
Camouflé par
un terme prosaïque

ma vie, pourraient être urgentes, pourquoi un investissement ? Où est le principe de plaisir qui est censé régir ce rêve ? Quelle sorte d'accomplissement de souhait représenterait un investissement ? Êtes-vous en train de me dire que c'est une forme d'accomplissement de souhait si je rêve d'un investissement ? C'est absurde. »

Je réponds : « Je ne vous ai pas dit que vous rêviez d'un investissement. C'est vous qui me l'avez dit », et je tente de paraître bienveillante, de l'apaiser en lui soumettant un indice. « Et si quelque chose importait presque trop, au point de devoir être camouflé par un terme prosaïque ? »

Oh, tremblante, se redresse à nouveau en position assise : « Je ne crois pas que les investissements aient une quelconque importance pour moi ! Ce mot est un code ! C'est un symbole, mais de façon plus horrible, c'est la pression, l'anxiété. Vous vous souvenez de ce que dit Freud dans *Au-delà du principe de plaisir* ? Il dit que certains rêves peuvent nous aider à réaliser « une autre tâche qui doit être accomplie avant que la domination du principe de plaisir puisse commencer ».

J'en conclus qu'Oh est en train de faire diversion et je ne dis rien.

Jeanne Randolph
*Camouflé par
un terme prosaïque*

Oh s'exclame : « Là, je sens que c'est vous qui me faites pression. Comme si je suis censée deviner ce qui m'importait autant dans ce rêve. Mais je ne trouve rien. Qu'est-ce qui me tient tant à cœur que je n'arrive même pas à y penser ? Quoi ? Quoi ? »

J'entends vaguement ses mots, mais je ne dis rien. Je jette un coup d'œil à ma montre. Je suis le mouvement délicat de l'aiguille des secondes, plic, plic, plic. Je m'inquiète en silence : « Quelque chose qui lui tient autant à cœur – sera-ce explosif ? Suis-je sur le point de m'enliser dans une crise que la psychanalyse ne saurait désamorcer ? Ou joue-t-elle un jeu, elle qui cite Freud si souvent et avec autant d'empressement ? Que veut-elle réellement ? »

Traduit par Luba Markovskaia

JEANNE RANDOLPH est une intellectuelle indépendante dont le plus récent ouvrage, *My Claustrophobic Happiness*, pose un regard moqueur sur la folie du consumérisme. Dans ses écrits, elle analyse la culture nord-américaine d'un point de vue psychanalytique et philosophique. Faisant preuve de dédain envers la publicité et de paranoïa à l'égard de l'Ethos technologique, elle aborde avec désinvolture une multitude de sujets, allant des poupées Barbie au football américain, en passant par Las Vegas, les bonbons d'Halloween, les aphidés, Wittgenstein, la haute couture, le professionnalisme et l'hystérie.

Jeanne Randolph
*Camouflé par
un terme prosaïque*

TERMES

INVESTISSEMENT – VOLET 2

HIVER 2023

Concept:
Michèle Thériault

Élaboré par
Julia Eilers Smith,
Robin Simpson,
Michèle Thériault

Commissaire, volet 2:
Julia Eilers Smith

Essais:
Alain Deneault,
Jeanne Randolph

Oeuvre:
Sorel Cohen

Révision:
Julia Eilers Smith,
Michèle Thériault

Traduction:
Luba Markovskaia

Design:
Karine Cossette

Publication disponible en version
numérique et imprimée

© Alain Deneault, Jeanne Randolph,
Galerie Leonard & Bina Ellen /
Université Concordia

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives
nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada, 2023
ISBN: 978-2-924316-47-4

ellengallery.concordia.ca

Comment un terme circule-t-il en société, et comment sa dissémination dans le discours contemporain nous renseigne-t-elle sur la manière dont cette société se pense ? De quelles façons certains mots s'installent-ils de manière récurrente dans le langage et la sphère publique au point de devenir des lieux communs ?

Termes est un programme discursif et artistique en ligne qui cherche à déplier, un à la fois, des termes englobants et polysémiques couramment employés dans la société contemporaine pour aborder des problématiques sociopolitiques diverses. Si certains

termes acquièrent, au fur et à mesure de leurs usages, de multiples acceptions, ils tendent souvent à se généraliser, risquant au fil de leur évolution de voir leurs sens se diluer, devenir confus ou difficile à cerner. Leur persistance dans notre vocabulaire requiert toutefois qu'on s'y s'attarde avec attention, qu'on les analyse du point de vue de leur valeur étymologique, densité sémantique ainsi que de leur circulation par-delà les frontières disciplinaires.

Pour chaque terme déployé, un·e chercheur·e invité·e en dehors du champ des arts visuels entreprend, à travers la publication d'un

texte, de l'examiner dans ses variantes, ses tensions et ses ambiguïtés sous l'angle précis de son domaine d'activité. Ce vocable est ensuite envisagé dans sa rencontre avec une œuvre diffusée sur le site web de la Galerie. Puis, cette œuvre sert à son tour de point de départ à l'écriture d'un second texte issu du champ culturel qui s'alimente à même le premier texte et hors de lui, afin de sonder des aspects du terme dans ses multiples occurrences.

